



L'OBS > BIBLIOBS > IDÉES

« Oui, il est possible de concilier démocratie et efforts radicaux pour les écosystèmes »

Spécialiste de la question démocratique, le politologue Bruno Villalba imagine des pistes pour tenir compte de nos aspirations aux libertés, tout en respectant les impératifs environnementaux.

Par Arnaud Gonzague

Publié le 28 novembre 2020 à 16h00

Mis à jour le 01 décembre 2020 à 10h17

Temps de lecture 7 min



| Partager |

| Offrir cet article |

« **Dictature verte** ». L'assemblage de ces deux termes a sans doute de quoi faire frémir tous les amoureux des libertés collectives et individuelles. Pourtant, face à l'impuissance des démocraties à empêcher la dégradation des écosystèmes, nombre de citoyens finissent par se demander si un régime hyperdirigiste, pour ne pas dire autoritaire, ne serait pas une sorte de mal nécessaire. Contraindre pour imposer une sobriété que la société d'abondance paraît incapable d'atteindre jamais.

Pourtant, quelques intellectuels imaginent des solutions qui permettraient de concilier les obligations de restreindre notre empreinte carbone avec les délicatesses du régime démocratique. Bruno Villalba, professeur de sciences politiques à AgroParistech, membre du Laboratoire Printemps et auteur de « Les Collapsologues et leurs ennemis » (Le Pommier, à paraître en 2021) compte parmi ceux-là. Interview.



BibliObs. *La démocratie est-elle un régime capable de nous conduire vers une sobriété radicale, c'est-à-dire aux antipodes de ce que nous vivons actuellement ?*

Bruno Villalba. C'est vrai que depuis les Lumières, le mouvement démocratique a toujours cumulé deux dynamiques parallèles : une extension progressive des droits des citoyens soutenue par une amélioration du confort matériel. C'est même l'un des implicites démocratiques : si elle veut offrir davantage de liberté de choisir son destin, une démocratie doit fournir les conditions matérielles pour le faire. Le but ultime, c'est l'accès au bonheur de tous – le communisme promettait d'ailleurs peu ou prou la même chose. Et pour cela, il faut accroître, constamment, notre confort matériel. Le communisme a échoué, mais pour les régimes libéraux, les deux dynamiques ont plutôt bien fonctionné ensemble.

Le problème, c'est que nous réalisons que certaines de nos libertés sont insoutenables pour la planète : liberté de surconsommer ou de prendre l'avion aussi souvent qu'on le souhaite...

Je crois que nous vivons en effet la fin d'une période, celle de l'abondance, qui s'est ouverte il y a deux cent cinquante ans. Nous avons aujourd'hui le bonheur coupable, plein de scrupules, car nous savons que ce confort qui nous rend heureux n'existe qu'au détriment d'autres humains ou des autres espèces vivantes du globe, à qui nous ôtons des droits à la jouissance d'exister. La joie de consommer tel produit sucré ou de rouler dans tel véhicule ne se fait plus sans un minimum de connaissances des impacts sur l'habitat des orangs-outangs ou l'état de la banquise. Pourtant, la démocratie nous berce d'illusions, notamment celle de la continuité : l'accumulation toujours renouvelée va se poursuivre, nous allons poursuivre la course continuelle au progrès, car nous avons tout le temps de réfléchir à des solutions alternatives ou technologiques. Nous aurions devant nous une infinité de choix possibles. Or, ce n'est plus le cas, notamment à l'échelle de l'humanité et de sa croissance démographique. En réalité, nous vivons une période de réajustement, d'assèchement de ces choix possibles.

LIRE AUSSI

Coyotes, sangliers, ragondins... Ce que leur arrivée dans la ville dit de nous

Les admis au débat démocratique

Qu'entendez-vous par « réajustement » ?

La nécessité de prendre conscience des déséquilibres que nous avons créés et d'instaurer une sobriété nécessaire afin de retrouver une juste place parmi les espèces vivantes, et afin que tous les terriens, humains et non humains, puissent continuer à exister. La sobriété, nous n'y couperons pas, on le sait depuis le rapport Meadows [*publié en 1972, il relie la recherche de croissance économique aux grands dérèglements planétaires*] il y a presque cinquante ans. On le sait, mais voilà un demi-siècle qu'on diffère les changements qu'il induit. On ne pourra plus le faire très longtemps, et malheureusement, plus on diffère, et moins cela se fera joyeusement !

Les régimes démocratiques survivront-ils à ces changements ?

En tout cas, je crois que la démocratie est tout à fait capable de les gérer, du moins si les décideurs et les citoyens acceptent que le choc environnemental est la priorité des priorités – ce qui n'est pas encore le cas, tout le monde a toujours plus urgent à faire que de sauver la planète...

Vous savez, au fil de son histoire, la démocratie n'a été qu'un grand mouvement d'inclusion ou d'exclusion. La grande question a toujours été : qui est admis au débat démocratique ? Et que décide-t-on de traiter comme problème ? Pendant longtemps, les femmes en étaient exclues. Et aujourd'hui encore, certains étrangers le sont. La démocratie n'est qu'une succession de fictions qui nous disent : lui a le droit, mais lui non, tel sujet est important, tel autre non. Alors pourquoi ne pas imaginer que, demain, les non-humains soient inclus dans le débat, que les autres espèces vivantes aient leur mot à dire ? C'est une question d'équité, entre les humains et entre les humains et les autres entités.

Que voulez-vous dire ?**BIBLIOS**

C'est un exemple que je donne aux étudiants : pourquoi acceptons-nous que les entreprises soient considérées comme des « personnalités morales » capables d'agir en justice, de défendre leurs propres intérêts, d'être représentées ? Pourtant, une entreprise a bien moins d'existence physique qu'une forêt ou qu'une rivière ! Elle ne vit qu'à travers ses salariés et ses actionnaires ! C'est une fiction à laquelle on a donné une réalité. Mais le débat démocratique admet la fiction selon laquelle une entreprise est une entité autonome, pourvue de droits, et dont on doit entendre la voix.

Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les écosystèmes naturels, les espèces animales, l'air que nous respirons ? Des philosophes comme Dominique Bourg ou Bruno Latour proposent des pistes pour doter ces entités de porte-parole humains – par exemple issus des ONG environnementales – qui représenteraient leurs intérêts dans le débat public et la prise de décision. Nous entrerions dans ce que Robyn Eckersley [*professeure de sciences politiques australienne*] nomme la « *démocratie des concernés* ». Les arbres, les poissons, la terre sont concernés, o combien, par nos choix, pourquoi ne pas leur donner le droit de se prononcer ?

LIRE AUSSI

Vinciane Despret, philosophe : « On doit penser des relations politiques avec les animaux »

Ne plus ignorer les autres terriens***Et qu'est-ce que cela changerait, de les entendre se prononcer sur les décisions ?***

Il est une notion que le biologiste Garrett Hardin [*1915-2003*] donne et qui me paraît tout à fait éclairante : « *l'éthique du canot de sauvetage* ». La démocratie, c'est cet espace du canot de sauvetage : les individus qui s'y trouvent doivent se pousser pour faire un peu de place aux nouveaux venus [*à noter que Garrett Hardin développe des thèses xénophobes dans son « Living in a Lifeboat » de 1974 : il n'a aucune envie de laisser les immigrants entrer dans le « canot » américain, NDLR*]. Si l'on inclut les espèces vivantes non-humaines dans le débat démocratique, il faudra nécessairement que les humains leur laissent une place, c'est-à-dire qu'on tienne compte de leurs intérêts. Les humains accepteront de restreindre leurs libertés de consommer inconsidérément si d'autres voix leur rappellent qu'il n'est plus possible d'ignorer les autres terriens. Il faut donc débattre de cette place.

Peut-on établir un parallèle historique avec le droit des femmes au cours du XXe siècle ? Avant qu'elles n'obtiennent le droit de vote et de se présenter aux élections, aucun homme n'aurait spontanément songé à leur laisser une place dans les décisions publiques...

Et effectivement, à partir du moment où elles ont rejoint le canot de sauvetage démocratique, la négociation s'est en effet enclenchée avec les hommes. Cela ne veut pas dire que l'égalité soit parfaite et que rien ne reste à conquérir... On ne cède pas facilement sa place. Il faudrait qu'il en aille de même avec les droits des non-humains. Parce qu'ils existent, parce qu'ils donnent un sens à notre propre place.

N'y aura-t-il pas des résistances ?

Si bien sûr, comme il a existé – et existe toujours – des résistances masculines à l'égalité entre les hommes et les femmes. Il y aura assurément une petite musique sceptique ou moqueuse, la même que les premières féministes ont dû endurer. Ce qui importe, c'est qu'il faudra faire comprendre aux humains qu'il ne s'agit pas d'une *dépossession*, mais d'un repositionnement, d'un rééquilibrage. Et que ce qui paraît une contrainte finira par ressembler à un horizon désirable. Cornelius Castoriadis [*1922-1997*] a précisé que l'« *autolimitation* » pouvait être un accroissement de l'autonomie. Autrement dit, ce qui ressemble à un effort au départ finit par nous sortir d'une forme de dépendance qui nous asservit – en l'occurrence, la dépendance aux comforts de la consommation. Tout cela ne se fera pas sans plusieurs évolutions importantes des représentations, naturellement.

Lesquelles ?

Par exemple, il faudrait dépasser la seule priorité des rapports de domination, qui constitue toujours l'axe de référence à gauche du débat politique. La sobriété pour tous entre en collision avec cette vision qui consiste à chercher avant tout des responsables de l'état de la planète du côté du « capitalisme », des « patrons » ou des « multinationales ». En réalité, nous, humains, sommes tous plus ou moins responsables d'avoir dérobé l'espace qui appartenait à d'autres espèces vivantes. Je pense que ces changements de représentations démocratiques ne se feront pas sans une éducation à l'esthétique environnementale.

Qu'entendez-vous par là ?

Au lieu de parler du vivant comme de quelque chose d'extérieur, il faudrait nous reconnecter au vivant ! On ne comprend pas ce que l'on perd à détruire les écosystèmes si l'on n'a pas eu de contact sensoriel prolongé avec une forêt, une prairie, un océan, si l'on n'a pas observé des oiseaux, des insectes... Regardez la relation d'intimité que nous avons nouée avec nos animaux domestiques. Sans elle, nous n'aurions pu leur octroyer aucun droit, aucune sensibilité. Il est impératif que nous éprouvions davantage le vivant sous toutes ses formes pour l'accepter à la table démocratique.


LIRE AUSSI

Le « naturalisme » est-il le nouvel ennemi de l'écologie ? On a posé la question à Baptiste Morizot

Bruno Villalba, bio express

| *Bruno Villalba est professeur de science politique à AgroParisTech et membre du laboratoire Printemps.*

Arnaud Gonzague

 Vous avez aimé cet article ?
Offrez-le à un ami

Offrir

Contenus sponsorisés par Outbrain |

PUBLICITÉ Au fil des couleurs FR

Bellewood

PUBLICITÉ LA REDOUTE

Papier peint Panoramique - Capri